

Gilles VEINSTEIN
(1945-2013)

Gilles Veinstein est né le 18 juillet 1945 à Paris. Son père était avocat à Grasse, mais a rapidement changé de carrière en faisant une thèse de doctorat sur l'histoire de la mise en scène théâtrale, ce qui lui a valu d'entrer au CNRS et de devenir bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal. Il a aussi donné des enseignements universitaires. Sa mère travaillait au ministère de la culture et était une spécialiste reconnue de Paul Claudel et de Jules Romain. Bon élève, Gilles Veinstein a fait sa scolarité au lycée Janson de Sailly. Il obtient son baccalauréat en 1963 et réussit le concours d'entrée à l'École normale supérieure en 1966.

Attiré selon ses propres mots par l'« ailleurs », il s'est intéressé à l'Orient islamique. La rencontre décisive fut celle d'Alexandre Bennigsen, spécialiste des musulmans soviétiques. Il attira son attention sur l'Empire ottoman dont la richesse archivistique était au moins égale à celle des grands États européens et dont l'exploitation commençait à peine. Gilles Veinstein a donc mené parallèlement ses études d'histoire à la Sorbonne, couronnées par une agrégation en 1970, et l'apprentissage du turc à l'École nationale des langues orientales vivantes (ENLOV), devenue durant sa scolarité le Centre universitaire des langues orientales vivantes (CULOV) et finalement l'INALCO. Louis Bazin a été son initiateur à la langue et à la civilisation turques. À l'École pratique des hautes études, il s'initie à la lecture difficile de l'ottoman et a pour maîtres Pertev Boratav, Irène Beldiceanu Steinherr et Nicoara Beldiceanu.

Après son service national, il est entré directement en 1972 comme chef de travaux à la VI^e section de l'EPHE qui devient l'EHESS en 1975. Il a fait l'essentiel de sa carrière dans cette institution, devenant maître-assistant, puis maître de conférences de 1977 à 1986. Cette dernière année, il passe directeur d'études. De ce fait, il appartient à cette génération d'historiens qui ont été dispensés de la thèse d'État.

Ses premières recherches suivent les lignes directrices fixées par Alexandre Bennigsen : l'apport des sources ottomanes à la connaissance des pays partenaires de l'Empire. Il a d'abord étudié les Ottomans au nord de la mer Noire, autrement dit le khanat de Crimée. Il a montré la continuité avec l'époque précédente. On ne pouvait plus parler de décadence, mais au contraire d'une intégration économique liée à l'approvisionnement d'Istanbul, la gigantesque capitale de l'Empire. Il a apporté des lumières nouvelles sur la période précédant la conquête russe, comme par exemple les origines des Cosaques.

De la périphérie de l'Empire, il est passé ensuite à l'étude des structures foncières de l'économie ottomane. Il s'agissait de vérifier et surtout de remettre en cause les approches marxistes anciennes (mode de production asiatique) et nouvelles (théorie de l'économie monde). Sur cette question d'une complexité redoutable, qui correspondait à l'intérêt porté à cette époque aux structures économiques et sociales,

il ne pouvait plus se limiter aux informations des archives centrales. Il lui était requis d'aborder les sources locales plus proches des hommes, représentées avant tout par les registres des kadis provinciaux, l'équivalent de nos archives notariales et judiciaires. Il a ainsi fait un travail pionnier sur des fonds d'archives balkaniques et égéens. Il s'est ainsi aperçu que, dans bien des cas, les non-musulmans préféraient s'adresser aux tribunaux musulmans plutôt qu'à leurs tribunaux communautaires, ce qui remettait en cause la vision commune des rapports entre musulmans et non-musulmans. Il a aussi trouvé des documents importants sur l'arrivée des Juifs d'Espagne dans l'Empire ottoman.

C'est ainsi armé qu'il a abordé la question essentielle, celle de l'approche de l'État ottoman. Ce dossier avait été longtemps délaissé, puisqu'on considérait communément que la décadence supposée du monde musulman commençait au XVI^e siècle. Il a été l'un des grands acteurs de ce mouvement qui a redéfini l'histoire de l'Islam classique comme s'étendant jusqu'au XVIII^e siècle. Des personnalités comme Bernard Lewis ou Halil Inalcik ont été des protagonistes de cette révolution historiographique. Loin de parler de décadence, on devait au contraire souligner le parachèvement des institutions étatiques et sociales. On pouvait enfin en avoir une connaissance concrète grâce à ces archives qui allaient jusqu'au plus profond de la vie quotidienne. En même temps, Gilles Veinstein se heurtait à la persistance d'une turcophobie liée aux circonstances douloureuses des dernières décennies de l'Empire, quand ce dernier a dû faire face aux mouvements nationaux en train d'élaborer les États successeurs. Le savant français a joué un grand rôle dans la création de centres d'études ottomanes dans les pays balkaniques.

Réunissant les héritages de Bennigsen et de Bazin, il a créé en 1995 l'URA du CNRS « Monde turc et ottoman ». Pour lui, un laboratoire de recherches n'était pas un agrégat de personnes, mais un assemblage savant de personnalités qui devaient être compatibles entre elles et mues par des orientations communes, même si les domaines de recherches différaient. Cela explique l'exceptionnelle réussite de son équipe et l'extraordinaire ambiance amicale qui y régnait. Toute sa vie de chercheur, il a animé un séminaire d'études de documents ottomans, lieu d'initiation pour des générations successives de spécialistes de l'Empire ottoman.

Les vicissitudes d'accès aux archives d'Istanbul et sa curiosité naturelle l'ont conduit à multiplier les ressources sur ces sujets en Bulgarie, en Grèce, à Venise, à Rome, à Nantes. Ces dix dernières années, il a ainsi fait une recherche avec une petite équipe franco-grecque sur les riches archives du monastère St-Jean de Patmos.

Avec ses compagnons de recherches, il a dirigé des travaux collectifs sur l'histoire des confréries soufies ou sur celle de la mort dans l'Empire ottoman, sujet particulièrement novateur.

À la suite d'une interview malheureuse de Bernard Lewis dans *Le Monde* en 1993, abordant marginalement la question du génocide arménien de 1915, ce qui a valu à l'universitaire devenu américain une condamnation en justice, Gilles Veinstein a pris la défense du grand islamologue, s'aventurant un peu imprudemment dans un domaine chronologique qui n'était pas totalement le sien. Sa prise de position était inattaquable en justice, mais lui a valu plusieurs années de harcèlement de la part de militants de la cause arménienne. Elle a même un moment compromis sa candidature au Collège de France. Tous ses proches savent combien il a été meurtri par cette douloureuse affaire.

Son enseignement au Collège, débuté en 1999, a été le temps de sa maturité intellectuelle. Grâce à sa connaissance intime des archives ottomanes, il est allé loin

au-delà de la pure érudition pour traiter de l'esprit des institutions en s'appuyant en permanence sur des repères solides. Il a commencé par traiter de la nature du sultanat et du califat ottoman, faisant une mise au point sur l'histoire de la dynastie et des institutions qui lui sont liées. À ces quatre premières années de cours correspond la publication, en 2003, avec Nicolas Vatin, du grand livre *Le sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans*. Cette synthèse, fondée sur la lecture systématique des chroniques ottomanes, porte aussi bien sur l'histoire de la mort en terre d'Islam que sur celle de la gestion complexe des successions pour essayer d'éviter des guerres entre les héritiers du souverain décédé. Toute la question de la nature du pouvoir se trouvait ainsi posée.

Les cinq années suivantes ont été consacrées aux relations entre l'Empire ottoman et l'Europe et au fait que l'Empire était largement une puissance européenne intégrée aux systèmes complexes d'alliances des puissances chrétiennes. Parallèlement, il a rédigé la partie consacrée à l'époque moderne dans l'ouvrage à trois voix portant sur *L'Europe et l'Islam*, en collaboration avec John Tolan et moi-même.

En 2008-2009, il commence une grande synthèse sur les « esclaves de la Porte ottomane », c'est-à-dire sur la classe dirigeante de l'Empire. Recevant la Légion d'honneur en 2010, il s'exprime mélancoliquement, énonçant que pour lui cet honneur marquait qu'il était entré dans l'automne de sa vie. Quelques mois après, la maladie qui l'a emporté était révélée. Son état de fatigue ne lui a pas permis de continuer son travail, en dépit de moments de rémission, d'où sa décision de prendre une retraite anticipée. Il est décédé le 5 février 2013.

Écouter une conférence de Gilles Veinstein était un plaisir de l'esprit. On avait l'impression d'assister à une véritable enquête policière puisqu'il partait toujours des documents disponibles, puis éloignait les fausses pistes pour aboutir à une magistrale synthèse. Il a peu pratiqué l'exercice du gros livre, mais en quelques pages il apportait bien plus que beaucoup d'ouvrages aux caractères bien répétitifs. Sa culture était immense et il usait de façon modérée de la comparaison avec d'autres temps et d'autres lieux. Il a beaucoup animé des travaux collectifs et il a été dans tous les sens du terme un grand maître.

Pr Henry Laurens, juin 2013